

Laurence Leduc-Primeau
LETTRE À BENJAMIN
Saguenay, La Peuplade, 2021, 112 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Benjamin souffre de graves troubles mentaux qui l'ont poussé au suicide. Laurence, à la fois narratrice et auteure, adresse une lettre de presque cent pages à l'amoureux mort. Dans son soliloque, elle retrace les circonstances qui ont mené à la disparition de son partenaire. Le texte s'ouvre sur le constat suivant : « Tu es mort et je ne sais plus vivre. Et je me demande ce que t'avoir accompagné si loin, si longtemps, jusqu'au seuil de la mort, m'aura appris. »

Du début à la fin, le récit est rédigé dans le parler quotidien montréalais, avec des inclusions anglaises (« Tu sais, non, fuck, pas ce genre de lettre ») et une langue littéraire hautement stylisée (« Chaque fois que je conjure ton corps, ce spectre qui a tant de réalité et que je ne veux pas laisser partir, je pleure »). Tout au long du livre, Laurence Leduc-Primeau creuse la question suivante : qui était le personnage derrière le masque qu'il s'est fabriqué pendant son existence et qui s'est fissuré au début de sa maladie pour se briser à la fin ? Ce masque, Carl G. Jung l'appelle « la persona », la projection de notre personnalité que nous montrons à notre entourage et aux inconnus. Il cache notre « ombre », c'est-à-dire nos pulsions, fantasmes, souvenirs, désirs, la somme de notre vie intérieure.

Peut-être à cause de sa descente aux enfers et de ses réflexions douloureuses, l'auteure ne va pas par quatre chemins pour atteindre son but. Au fil des pages, nous apprenons que sa relation avec Benjamin a duré huit ans — assez longtemps pour que chaque conjoint puisse connaître les facettes de la personnalité de l'autre. Toutefois, une entrave imprévue intervient sous forme de maladie mentale ; elle brouille les cartes et

se superpose au bonheur initial du couple. Surgit dans un premier temps le désir de retrouver le corps de Benjamin : « [P]rends-moi encore dans tes bras même si c'est imaginaire, pour me consoler [...] dis-moi que tu t'excuses, que tu ne savais pas. » La narratrice utilise deux verbes importants : dans un premier temps, être *consolée* de cette perte inacceptable, ensuite que Benjamin *s'excuse* d'avoir brutalement mis fin à sa vie. Mais déjà, elle lui pardonne puisqu'il ignorait l'ampleur de l'« hécatombe » de douleur, de regrets, de tristesse, déclenchée par son geste désespéré. Quand elle lui demande ce qu'elle peut faire pour l'aider, il répond : « [T]ue-moi, aide-moi à me tuer. »

Comment aider un malade qui mesure la gravité de son état mais se moque de l'aide médicale, censée se trouver à sa disposition ? Benjamin et Laurence consultent des psychologues, entretiens dont les résultats ne sont pas probants. Les remarques de sa conseillère, rapportées par Laurence, montrent la difficulté que celle-ci éprouve à comprendre la situation de sa cliente. De son côté, Benjamin joue au chat et à la souris avec le sien — jusqu'à la scène terrible à l'urgence psychiatrique où le médecin est si préoccupé par ce qu'il entend qu'il garde le malade sous observation pour une nuit. Le lendemain se répète auprès de sa collègue le scénario que Benjamin et Laurence connaissent bien : prescription de médicaments, renvoi à la maison, recommandation de surveiller le patient. On le voit : le système de santé québécois est à bout de souffle, incapable de s'occuper de quelqu'un en détresse — il laissera glisser cette vie, comme tant d'autres, entre les mailles trop lâches de son filet. Benjamin va sauter vers sa mort, il n'a pas droit à une toile de secours.

En janvier 2019, Laurence lui avait conseillé de « beurrer épais » s'il ne voulait pas sortir avec un autre pot de pilules. Benjamin a donc raconté au médecin qu'il allait « se lancer devant le métro ». Plus tard, il se jettera dans le vide pour en finir avec sa souffrance, sachant qu'il allait atterrir sur une dalle de béton. À l'urgence, le personnel médical anticipait que, quoi qu'il ou elle fasse, il récidiverait. Après leur visite à l'hôpital, Laurence sera seule à se battre pour et avec cet homme incapable de collaborer. Le mal

prend le dessus. « Cette solitude est terrible [puisque] tu étais mon lien dans le monde, mon ancrage. Pas le seul. Mais le plus mieux. Le plus proche, le plus doux. Celui qui se rendait le plus loin à l'intérieur de moi. Et j'ai perdu tout ça en même temps. » Plus tard, elle dira : « [O]n devrait tous se permettre une proximité plus grande avec la mort. Il y a quelque chose qui ne colle pas avec l'idée de vouloir l'effacer de la vie. Quelque chose de dangereux — pour la vie elle-même. Notre terreur, notre distance, ne nous aident pas. »

Lors de chaque crise, Laurence tente de rassurer le malade, de lui remonter le moral. Elle espère pouvoir repousser le spectre de la mort et, avec elle, la schizophrénie, les hallucinations, les pensées et comportements désorganisés, le refus d'être en compagnie, la perte de tout plaisir — interrompus par des remontées à la surface spectaculaires. « Parfois, dans un espace imaginaire quasi schizophrénique, tu me prends dans tes bras ; j'arrive à me détendre. » Ces moments deviennent de plus en plus rares. Laurence s'épuise, ressent le besoin de sortir de cette spirale qui la tire vers le bas. Elle se sent coupable à « regarder mourir » Benjamin qui refuse d'admettre à quel point le mal a progressé. Ce qui reste de lui après sa mort : son *absence* et la *tristesse* quasi insurmontable de Laurence, « mais comment te parler vraiment de ça ? » Aurait-elle dû écouter ses amis qui ont voulu qu'elle pense pour lui ? Cependant, « personne ne me dit de crisser le camp, toi, oui, tu me dis “va-t'en, sauve ta peau” ». Devant son psy ou un médecin, il joue la comédie, celle de la dépression mineure, « une petite passe tough, ça va aller ». Il n'est plus jamais retourné à l'urgence, craignant qu'on lui enlève sa liberté. Comme Laurence, il est fatigué de « naviguer dans ce fucking bordel qu'était rendu notre vie ». Après le suicide, elle comprend que « personne ne peut faire vivre quelqu'un d'autre. C'est chiant, je sais. »

Qu'est-ce qui s'offre à Laurence après la disparition de Benjamin ? Réfléchir, écrire, garder dans « des phrases pseudo-correctes une distance entre moi, toi et tout ce qui menace de me tuer dans cet espace-là, mais qui a aussi besoin d'être exploré » —

conseil classique de psy dans l’espoir qu’un texte « libère du traumatisme vécu » alors que la plupart des patients (ou clients, c’est selon) abandonnent l’exercice après quelques pages¹. Lors de la rédaction, elle développe sa réflexion. Elle se rend bien compte que l’amour n’est pas plus fort que la mort et qu’elle a le droit de faire des reproches à Benjamin, même si elle demeure profondément ébranlée devant sa maladie et sa fin. Elle apprendra « à aimer le désert en feu de ma solitude, [car] moi, je dois me démerder seule. [...] As-tu pensé à ça quand tu t’es jeté par le balcon ? À tout ce que tu enlevais avec toi ? Tu as trahi tous les pactes que nous avions. Je pourrais, je sais, slaquer sur le mélo, [...] un acting out de mes traumas et un show de drama queen en crise. Ce n’est pas ici que je vais faire ça. »

L’autoflagellation ne mène à rien, elle le sait. Si elle était restée auprès de lui au moment où il s’apprêtait à sauter, aurait-elle pu l’en empêcher ? En toute logique, elle lui pose la question qui s’impose, créant ainsi une réelle distance entre eux : « Mais aurais-tu survécu ? » Elle connaît la réponse : pas dans le cadre d’un système de santé aussi déficient que celui en place. « Vous reviendrez », avait conclu la psychiatre urgentiste à Laurence le soir où elle a renvoyé Benjamin chez lui. Ils n’y sont jamais retournés.

Le dernier chapitre s’ouvre sur les mots : « Je vais mieux depuis quelques jours. [...] Mieux depuis que j’ai abdiqué l’idée que le deuil est un chemin, que le bout de ce chemin est ‘retrouver ma vie’. » Le temps a commencé son œuvre, adoucir la colère de la narratrice face à la perte de l’être aimé, perçue au début comme irrémédiable.

Blaise Pascal est d’avis que « [l]e temps guérit les douleurs et les querelles parce qu’on change : on n’est plus la même personne », un aphorisme qui fait abstraction des

¹ L’auteure fait référence au livre de la poétesse américaine Mary Ruefle, *My Private Properety*, Seattle, Wave Books, 2016.

tempéraments chez qui les blessures, comme celles infligées à Laurence et à Benjamin, cicatrisent en apparence, prêtes à se rouvrir dès qu'on les effleure.

Il est rare de rencontrer dans le paysage littéraire québécois un livre aussi émouvant que celui-ci, loin du « cri du cœur » à la mode et de l'étalage d'émotions brutes. Basée sur une exploration de l'âme épuisante, la narration utilise des tonalités faisant appel aux affinités électives de chacun d'entre nous. Le drame humain exposé par Laurence Leduc-Primeau incite le lecteur à sa propre introspection, à réévaluer ses positions devant la mort et le deuil d'un être disparu. Écrire un récit d'une telle intensité demande non seulement un grand talent mais une qualité rare de nos jours : la fortitude de l'âme.